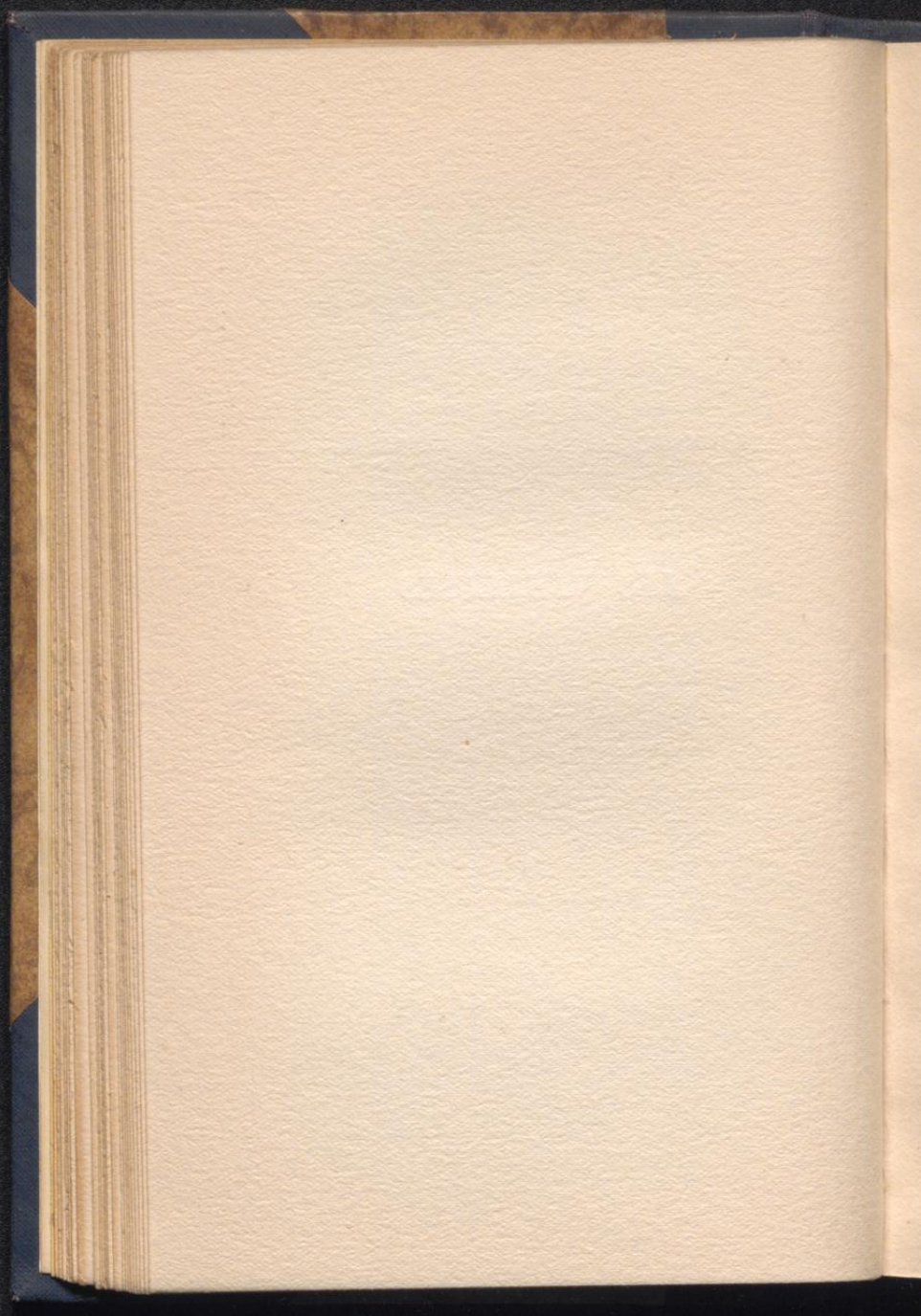


LES VEILLEUSES



LES VEILLEUSES

De bonne heure, l'hiver, même les nuits de lune,
On voit dans les villages, une à une,
S'allumer mystérieuses
Derrière les lames des persiennes closes
Les petites lampes des veilleuses.

Dans une cage de porcelaine ou de verre
Clignote et tremblote prisonnière
Leur lumière,
De telle façon qu'elles ont l'air
Toujours, même les plus prochaines,
D'être lointaines,

L'air d'habiter ailleurs, là-bas, sur l'autre rive
De la vallée ou à l'autre bout de la plaine.

Humbles ainsi et si chétives
Que le souffle d'un nouveau-né les éteindrait,
Pendant que les maisons sommeillent,
Les petites veilleuses veillent.
Non seulement elles y voient, mais l'on croirait,
Tant elles paraissent attentives,
Qu'elles entendent; rien jamais ne les distrait
De leur tâche, elles sont discrètes et fidèles.
L'esprit du foyer vit en elles.

Selon que le bonheur ou le malheur
Habite les maisons, les petites veilleuses
Scintillent avec des lueurs joyeuses
Ou ressemblent à des regards voilés de pleurs,
Et selon que l'âme de ceux qui les allument
Subit docilement les coups du sort
Ou s'exalte en audacieux efforts,
Ou, douloureuse, se consume
Dans les regrets et les remords,

Cela se voit à la manière
Dont brûle haute ou bien vacille leur lumière ;
Et s'il est vrai qu'un halo morne entoure celles
Qui gardent le dernier repos du maître mort,
Avec quel pétillement d'étincelles
Celles-là éclairent-elles
Les chambres où la vie auguste vient d'éclorre !

Ainsi, partout, au pays des brouillards
Et de la neige, comme aux rives enchantées
Où sans cesse fleurit la fête de l'été,
Partout, derrière les fenêtres closes
Clignotent et tremblotent les regards
Des petites veilleuses ;
Et c'est les mêmes désespoirs, les mêmes joies
Que partout elles éclairent et elles voient,
Et c'est, partout, avec une fidélité pareille
Qu'elles veillent...
Tandis que les pauvres hommes oublient
Dans le néant noir du sommeil
Les ivresses et les misères de la vie.

